

Il y a une question simple susceptible de résumer la problématique de l'hégémonie : comment ont-ils (ils= les dominants) fait pour nous avoir (nous= les dominés) ? Comment ont-ils obtenu un consensus à leur direction sociale, à notre propre dépendance ? Par quels pratiques de contrôle de la population, par quelles idéologie dominantes ? Mais pour comprendre leur succès, il faut poser la question inverse : comment avons-nous fait nous les subalternes, pour nous faire avoir ? Non seulement nous n'avons pas produit de système d'idée capable nous sortir de la dépendance, mais nous avons nous-mêmes forgé les armes pour nous faire battre. L'hégémonie n'est pas simplement l'effet du rouleau compresseur de l'idéologie dominante, c'est un effet de la production d'idéologies dominées propres aux subalternes, à partir de leur position de subalternes.

Cette question, ce n'est pas moi qui l'ai inventée : c'est Lénine qui la pose dans *Que faire ?* En 1902. C'est ce qu'il appelle l'économisme, qui consiste à réduire la lutte politique des classes à un prolongement de la lutte économique : « donner à la lutte économique elle-même un caractère politique ». Croire donc qu'il suffit de se placer du point de vue des dominés dans leur lutte quotidienne, pour parvenir à une théorie et à une pratique révolutionnaire. Réduire la lutte politique à la continuation de la lutte économique conduit simplement au réformisme. Le paradoxe, c'est que le marxisme lui-même, à partir de la situation de la classe ouvrière, à partir de la lutte contre le patronat, qui devient une idéologie dominée.

La théorie et la pratique révolutionnaires naissent pour Lénine du décentrement de ce point de vue : sortir des seuls rapports patronat-salariat, pour investir l'ensemble des rapports sociaux, de toutes les classes. Le point de vue immédiat des dominés reconduit leur domination. Pour en sortir, il faut que la classe ouvrière devienne hégémonique : mouvoir l'ensemble des classes, l'ensemble des rapports sociaux, et cela est possible en soutenant l'ensemble des revendications démocratiques. Et Lénine n'hésitera pas à dire que si les curés (vous savez qu'ils les adorait) soutenaient une revendication démocratique, il faut soutenir les curés.

Mais si la classe ouvrière ne peut de son seul point de vue devenir révolutionnaire, comment peut-elle se décentrer, sortir d'elle-même, pour mouvoir l'ensemble des rapports sociaux ? C'est le second aspect de *Que faire ?* C'est le parti qui porte la conscience révolutionnaire de la classe ; la conscience social-démocrate comme on disait alors, est extérieure à la classe : elle vient de l'organisation qui fond en elle toutes les classes de la société. Or la solution de Lénine va à son tour se retourner en idéologie dominée, dans la tentative d'Octobre de construire le communisme. Elle a induit un fétichisme de l'organisation, la croyance dans la vérité du parti, qui s'est retournée contre le communisme dans la construction d'une prétendue société socialiste. Ce n'est pas les capitalistes, qui ont fini par avoir la peau du communisme, c'est nous qui avons cru à un pseudo-socialisme qui s'est détruit lui-même. Un symptôme précoce de cette idéologie de l'organisation, c'est le passage d'une concentration du pouvoir par la pyramide des soviets dans *l'État et la révolution*, à une concentration du pouvoir par la pyramide d'organisations, le parti à sa tête, les syndicats, et les soviets qui sont les maillons les plus larges et la courroie de transmission de la pyramide comme on peut lire dans la *Maladie infantile*.

Pour le dire crûment : l'idéologie propre aux dominés, aux travailleurs s'est retournée dans le stalinisme en idéologie dominée au service d'une classe dominante. Il faut donc tenter de voir quelles transformations a subi le marxisme lui-même pour fonctionner ainsi comme masque d'une domination et d'une exploitation du travail. Pour le dire vite, en récupérant l'idéologie de l'organisation, l'idée que le parti est la vérité » de la classe qu'il représente, et en sacralisant l'organisation pour induire un fonctionnement religieux du marxisme.

Le premier indice de ce retournement, qui nous oblige à entrer dans les rapports sociaux de l'URSS, c'est la transfiguration des catégories économiques, où l'on découvre que les bonnes vieilles catégories du capitalisme revêtent une signification totalement différente. Il y a des salaires, mais pas de salariat, parce que le salaire est « socialiste ». Il y a du profit, mais c'est du profit socialiste. Il y a du commerce, mais pas de commerçants, parce que le commerce est socialiste. Il suffit d'accoler socialiste au rapport social pour le transformer.

D'abord on nous dit qu'il y a bien un commerce en URSS, mais c'est un commerce socialiste parce que c'est un commerce sans commerçants : « En ce qui concerne les échanges dans le pays, les marchands et les spéculateurs ont été chassés complètement de ce domaine. Tout le commerce est aujourd'hui entre les mains de l'État, des coopératives et des kolkhoz. Un nouveau commerce est né et s'est développé, le commerce soviétique, commerce sans spéculateurs, sans capitalistes »<sup>1</sup>. Il suffit de changer les titulaires pour changer la nature des relations commerciales, comme si les coopératives sur le marché ne jouaient pas de fait comme des acteurs privés et comme si les spéculateurs n'avaient pas été remplacés par le marché noir.

La vulgate stalinienne, tout en admettant l'existence de salaires, nie l'existence du salariat en URSS : « Les propos sur la force de travail comme marchandise et sur le "salariat" des ouvriers sonnent d'une façon assez absurde sous notre régime : comme si la classe ouvrière, qui possède les moyens de production se salarie elle-même et se vend à elle-même sa force de travail »<sup>2</sup>. C'est pourtant le même Staline qui constate : « Le fait est que les produits de consommation, nécessaires pour compenser les pertes en force de travail dans le processus de la production, sont fabriqués chez nous et réalisés en tant que marchandises soumises à l'action de la loi de la valeur »<sup>3</sup>. Ce qui est reconnaître la coupure entre les travailleurs et les moyens de consommation et donc si les mots gardent un sens, le salariat. C'est l'État qui salarie, pas la classe ouvrière, et l'État reste au-dessus de la société.

L'argument stalinien suppose l'équivalence de l'État et de la classe, ce qui rend incompréhensible l'existence d'une terreur de masse de l'État sur la classe : « Les instruments et les moyens de production ont été enlevés aux capitalistes et remis à l'État dont la force dirigeante est la classe ouvrière. Par conséquent il n'y a plus de classe de capitalistes qui pourrait exploiter la classe ouvrière »<sup>4</sup>. La classe des capitalistes ne saurait être qu'une ensemble d'individus identifiables directement par leur possession directe des moyens de production. Le capitalisme n'existerait que comme capital privé. Or il existe aussi comme capital d'État, anonyme dont les agents exercent le pouvoir sur ces moyens de production. L'équivalence de l'État et de la classe rend incompréhensible l'existence d'une terreur de masse de l'État sur la classe.

L'État est-il vraiment celui de la classe ouvrière ? L'assimilation directe du commandement du parti au commandement de l'État montre au contraire un exercice du pouvoir tant économique que politique par une pseudo élite cooptée, les dirigeants du parti : « Les cadres de notre parti, c'est le corps de commandement du parti. Et notre parti étant au pouvoir, les cadres forment aussi le commandement des organismes dirigeants de l'État »<sup>5</sup>. Le tournant techniciste qui s'effectue à la fin du premier plan quinquennal complète cette annexion de l'État par le parti en y intégrant les cadres comme moments de la chaîne de commandement et comme dessaisissement de la classe ; il se traduit par le mot d'ordre « Les cadres décident de tout »<sup>6</sup>. Dans la formation d'une élite technique, la vérité de l'homme devient le cadre : « ...de tous les capitaux précieux existant dans le monde, le plus précieux et le plus décisif, ce sont les hommes, les cadres »<sup>7</sup>.

Le profit socialiste : ce qu'on appelle en rhétorique un oxymore l'obscur clarté tombant des étoiles de la place rouge. Or le stalinisme, c'est le recours aux bonnes recettes capitalistes. bonne gestion commerciale et rentabilité : « Ajoutons que, par suite de la mauvaise gestion, le principe du rendement commercial s'est avéré absolument compromis dans toute une série d'entreprises et d'organisation économiques »<sup>8</sup> Le passage à la rentabilité des entreprises individuelles est assuré par le décret du 11 avril 1936<sup>9</sup> qui supprime les subventions à l'industrie lourde, qui en

<sup>1</sup> *Les questions du léninisme*, op.cit. p.812

<sup>2</sup> *Les problèmes économiques du socialisme*, in *Textes, éditions sociales*, T.2.p.210-211

<sup>3</sup> *Ibid.* p.212

<sup>4</sup> *Les questions du léninisme*, op. Cit. p. 813

<sup>5</sup> *Ibid.* p. 936

<sup>6</sup> *Ibid.* p.785

<sup>7</sup> *Ibid.* p.787. Avant de s'émerveiller sur l'humanisme de la formule : l'homme, le capital le plus précieux, les communistes auraient bien fait de comprendre son sens politique.

<sup>8</sup> *Les questions du léninisme*, p.565

<sup>9</sup> Bettelheim, op.cit.. p.204

compensation augmente ses prix de gros. L'industrie passe donc à un régime d'auto-financement par les prix. Bettelheim cite Sangvil, le directeur de l'administration financière de l'industrie lourde qui, dans un article du 1<sup>o</sup> avril 1936, explique que le prix de gros ne peut être qu'un prix moyen valable pour la moyenne des entreprises, destiné à les rendre rentables de façon qu'elles forment toutes un bénéfice<sup>10</sup>.

Ce bénéfice étant exprimé en argent, voilà montre que la monnaie garde en URSS sa fonction d'accumulation<sup>11</sup>. L'État soviétique a procédé lui-même à des emprunts pour mobiliser l'épargne et les titres possédaient une certaine autonomie de circulation, puisqu'ils se revendaient. Bronsky souligne : « Toutefois la monnaie et le système monétaire continuent d'être, dans l'économie socialiste, l'échelle des prix, une mesure de la valeur, un instrument de la circulation, un moyen d'accumulation, un moyen de paiement. La question de la mesure de la valeur des marchandises a une très grande importance dans l'économie socialiste »<sup>12</sup>. Ce qui montre que malgré les élans révolutionnaires des théoriciens dans les années 20, jamais la loi de la valeur n'a vraiment quitté la scène de l'économie prétendue socialiste et que l'argent et la circulation marchande y ont joué un rôle similaire à celui qu'elles jouaient dans l'économie capitaliste.

LA réponse officielle, c'est que le surtravail produit par les ouvriers n'était pas un profit parce qu'il est redistribué sous forme de services sociaux gratuits. Mais là trois problèmes : ces services sociaux gratuits sont une façon de maintenir la valeur de la force de travail à un bas niveau et surtout cette redistribution favorise les hauts revenus qui ont droit à plus de services sociaux et de meilleurs qualité. Enfin ce n'est pas plus socialiste que la sécu française. C'est du salaire indirect.

Mais il y a pire : l'existence d'une sourde lutte de classes ouvrière contre le pouvoir. Que dénonce en effet le grand Staline ? « Retard persistant dans le relèvement de la productivité du travail, dans la réduction des prix de revient et dans l'application du principe de rendement commercial »<sup>13</sup>. La réponse à ces exigences repose sur les vieilles incitations capitalistes : « Supprimer le nivellement [des salaires], organiser judicieusement les salaires »<sup>14</sup>.

Marx et Engels faisaient de l'égalisation des salaires une condition du dépérissement du salariat. Lénine reste fidèle à cette ligne théorique, même s'il en croit l'application immédiate impossible en Russie. Lénine institua un maximum des salaires dans le parti.

Le 23 juin 1931, Staline balayait les billevesées des pères fondateurs : « Quelle est la cause des fluctuations de la main- d'œuvre ? C'est l'organisation défectueuse des salaires, le système défectueux des tarifs, c'est le nivellement "gauchiste" dans le domaine des salaires. Dans une série de nos entreprises, les taux des salaires sont établis de telle sorte que la différence disparaît presque entre le travail qualifié et le travail non qualifié, entre le travail pénible et le travail facile. Le nivellement a pour résultat que l'ouvrier non qualifié n'a pas intérêt à passer dans la catégorie des ouvriers qualifiés et qu'il est ainsi privé de perspectives d'avancement, ce qui fait qu'il se sent "en villégiature" dans la production, ne travaillant que temporairement, pour se "faire un peu d'argent" et s'en aller ensuite quelque part "chercher fortune »<sup>15</sup>. Dès 1932 l'équivalence entre les salaires du parti et ceux des ouvriers est abandonnée<sup>16</sup>. La différence ne fera que se creuser. régression – une de plus- vers le capitalisme d'État.

Cette différenciation se doublait pour les dirigeants de participations aux bénéfices visibles dans les frais généraux Bettelheim constate l'absence de statistique d'ensemble. Il évalue les variations des frais généraux entre 8 et 65 %<sup>17</sup>. Comment expliquer de telles variations ? De l'aveu même de Bettelheim, par un « sursalaire », indépendant du travail effectif de direction et qui correspond à une

<sup>10</sup> Ibid. p.204-205 Mais bien sûr il s'agit de rentabilité et de bénéfice socialiste...

<sup>11</sup> Ibid. p.56

<sup>12</sup> Ibid.

<sup>13</sup> *Les questions du léninisme*, p.716 Rapport au 17<sup>o</sup> congrès du parti, janvier 1934

<sup>14</sup> Ibid. p.551

<sup>15</sup> *Les questions du léninisme*, op.cit. p.547-548

<sup>16</sup> CF. Moshe Lewin, op. Cit. p.115

<sup>17</sup> Ibid. p.200. Robert Guiheneuf dit Yvon a publié en 1938 *L'URSS telle qu'elle est* chez Gallimard. Le livre bénéficiait d'une préface d'André Gide.

part de profit, donc à un dividende<sup>18</sup>. Peut-on dire alors que tout élément de spéculation a disparu et que l'argent ne revêt pas des formes bien proches de celles du capital, même si ces rémunérations extra peuvent apparaître faibles face aux revenus du capital ? En tous cas, ces rémunérations traduisent bien l'existence d'une couche de privilégiés que sont les directions d'entreprises, qui ne sont en rien les employés de la collectivité, mais bien une classe capable de s'approprier une partie du profit.

La différenciation des salaires apparaissait comme une condition pas seulement de productivité, mais d'élévation de l'intensité du travail, en même temps que comme un moyen de lutte contre le « turn-over » : « Pour remédier à ce mal, il faut supprimer le nivellement des salaires et briser l'ancien système des tarifs »<sup>19</sup>. Le salaire aux pièces ouvertement rétabli à la NEP, devenait très progressif : au-delà de certaines normes, il pouvait atteindre 100 %<sup>20</sup>. A partir de 1936, 4 % des profits étatiques et jusqu'à 50 % des profits d'entreprises pouvaient être affectés à un fond directorial pour rémunérer les travailleurs par un intéressement extra.

Les mesures salariales étaient doublées de méthodes de management bien connues en occident : faire signer aux travailleurs des contrats d'objectifs. Arthur Feiler cite une usine de textiles de Tver où les ouvriers déclarent : « Nous nous engageons à diminuer les coûts de production de 20 % d'ici au premier mai »<sup>21</sup>. Encore fallait-il éviter la désertion.

Car pour le génial Staline, le pire fléau de l'industrie russe, c'est le « turn-over » : « Tolérer maintenant les fluctuations de la main-d'œuvre, c'est désagréger notre industrie, supprimer la possibilité d'exécuter les plans de production, la possibilité d'améliorer les produits »<sup>22</sup>. Les chiffres sont en effet édifiants : il faut réinjecter en permanence de nouveaux travailleurs : « Vous trouverez peu d'entreprises dont l'effectif ne change pas au cours d'un semestre, voire d'un trimestre, dans la proportion de 30 à 40 % »<sup>23</sup>. Aussi au long des années 30 des mesures purement administratives doublent les mesures économiques pour embrigader le travail : affectation autoritaire des diplômés en 1930, suppression des conventions collectives en 1935, au profit d'une législation unique du travail que les syndicats sont censés gérer. En 1940, interdiction de démissionner sans l'accord des directions<sup>24</sup>.

Peut-on interpréter ces phénomènes comme le résultat d'un manque de culture, de formation et de discipline, comme le fait le grand homme lui-même ? De telles explications pourraient expliquer la faible productivité du travail, mais pas le turn-over. Ces phénomènes relèvent de ce qu'en termes marxistes on appelle la lutte des classes, d'une sourde résistance du travail à son exploitation dont les formes ressemblaient étrangement à leurs sœurs capitalistes, la brutalité de la coercition en plus. Ainsi naissent des formes de « grève de la production » dont beaucoup se maintiendront jusqu'à la fin du régime.

Cette résistance ouvrière transparait, bien sûr étouffée, dans les textes les plus officiels : « Le sort de Stakhanov lui-même n'était pas meilleur, puisqu'il eut à se défendre, dans sa marche en avant, non seulement contre certains représentants de l'administration, mais aussi contre certains ouvriers qui le raillaient et le traquaient pour ses innovations »<sup>25</sup>. Or la pression exercée par les prétendus exploits stakhanovistes sur la force de travail est considérable, puisqu'elle devrait permettre selon Staline, de doubler les normes existantes de production : Quand donc le camarade Staline évoque à propos du stakhanovisme « une étape nouvelle, supérieure, de l'émulation socialiste »<sup>26</sup>, nous n'aurons pas trop de mal à traduire émulation par concurrence, une concurrence

<sup>18</sup> *La planification soviétique*, p.200-201

<sup>19</sup> *Ibid.* p.548

<sup>20</sup> Jovan Pavlevski, « Le niveau de vie en Union Soviétique de la révolution d'Octobre à 1950 », dans *Revue de l'est*, 1970, numéro 1-2, p.86

<sup>21</sup> *Das Experiment des Bolschewismus*, Frankfurt, MW Buch, 1929, p.120

<sup>22</sup> *Les questions du léninisme*, p.547

<sup>23</sup> *Ibid.* p.547

<sup>24</sup> cf. Moshe Lewin, *Le siècle soviétique*, op. Cit. p.204

<sup>25</sup> Staline, Discours à la première conférence des stakhanovistes de l'URSS, 17 novembre 1935, *Les questions du léninisme*, p.795. C'est là un exemple de compromis réalisable entre les directions d'entreprises et les salariés : les premières ont intérêt à des normes basses pour pouvoir remplir le plan sans difficulté, les second pour ne pas trimer.

<sup>26</sup> *Ibid.* p.788

organisée et soutenue par le pouvoir.

Mais si on peut caractériser l'URSS comme un capitalisme d'État avec une classe dirigeante regroupant les dirigeants politiques et les dirigeants économiques, alors nous nous trouvons devant un paradoxe considérable : cette classe dirigeante a dissimulé sa domination en transformant l'idéologie des dominés, le marxisme, en idéologie de la classe dominante : elle a retourné contre le travail l'idéologie motrice de la libération du travail. Comment ?

La force du stalinisme sera de ne pas avoir d'idéologie propre, mais de se couler dans l'idéologie des travailleurs pour les mobiliser. Car il ne faut pas croire que Staline et ses sbires ont pu gouverner par la seule terreur. Le pouvoir s'appuie sur des formes de rationalisation de la vie, une sortie des traditions, l'alphabétisation, l'accès aux chemins de fer, le travail des femmes. Il a été capable de créer un consensus autour d'une définition biaisée certes, mais efficace, du moderne.

La vulgate du socialisme contient certaines des conditions de possibilité d'une telle transformation : la socialisation y est définie par la propriété d'État, ce qui fait croire que toute nationalisation est une prémisse de socialisme. Le plan incarnait la maîtrise sociale sur la production opposée à l'anarchie du marché capitaliste, alors que nous savons qu'ils se complètent dans le prétendu socialisme stalinien et qu'un capitalisme organisé existe. Enfin le pouvoir des travailleurs était défini à partir de l'idéologie de l'organisation, constante du marxisme dès la deuxième Internationale : le parti était la vérité autoproclamée de la classe.

Le marxisme, légitimation d'un socialisme inexistant, n'est pas l'idéologie fantastique d'un fait réel, mais la diction imaginaire d'un pseudo réel imaginaire, le socialisme comme formation sociale. C'est cet imaginaire redoublé qui va se dire dans la célébration de la révolution d'Octobre comme mythe fondateur et dans la fétichisation des rapports sociaux imaginaires donnés comme sens de l'histoire dans une diction religieuse. L'idéologie stalinienne doit créer par l'imaginaire une réalité qui agit sans exister : elle repose sur un effet de croyance.

Mais la surimpression de l'exploitation et de la domination politique conduisait à la délégitimation du régime. Il lui fallait faire fonctionner le marxisme comme un corpus de légitimation, étayant la prétention du parti à être la bouche de vérité de l'histoire. Pour rejeter ses erreurs et monstruosité sur des ennemis parfois réels, le plus souvent imaginaires, à présenter l'URSS comme une forteresse assiégée, donc à fonder son interprétation de l'histoire comme un éternel complot anti-soviétique, il lui fallait fonder sa prétention à désigner l'ennemi sur sa prétendue authenticité révolutionnaire.

Le marxisme stalinien va réaliser ce tour de force d'ériger le marxisme en légitimation de son pouvoir en le transformant en un fonctionnement religieux. Il va puiser sa légitimation d'abord sur l'héritage du mythe fondateur d'Octobre. C'est bien pourquoi dès la mort de Lénine, Staline va sacrifier le fondateur de l'URSS. Son fameux discours aux funérailles du père qu'il s'agit de tuer *post mortem*, avec son serment final met en place une rhétorique qui, si elle n'a pas eu d'écho immédiat<sup>27</sup>, donnait forme au culte qui devait suivre. Avant de jurer fidélité à la pensée du leader, il évoquait le pèlerinage des travailleurs autour de son cercueil<sup>28</sup>. On sait que Staline a joué un rôle essentiel dans l'embaumement du corps de Lénine, malgré les protestations de sa veuve, érigeant une religiosité populaire en une institution et une doctrine officielle.

Pour maintenir vivante historiquement l'épopée de 1917, le marxisme stalinien a déployé une mimétique de la présence réelle du leader. La vénération de sa momie, l'attribution perpétuelle à Lénine de la carte numéro 1 du parti, faisaient du slogan « Lénine a vécu, Lénine vit, Lénine vivra » plus qu'une métaphore. L'épopée était érigée en mythologie atemporelle et légitimatrice impliquant une mémoire du mythe. Dans les statuts de la jeunesse communiste, Arthur Feiler relève l'injonction suivante, qui universalise le serment : « Tout membre de la jeunesse communiste doit journalièrement et à toute heure ne pas oublier de remplir les commandements de Lénine et justifier ce nom par sa vie et son action à l'intérieur comme à l'extérieur de l'union. Il doit porter haut

<sup>27</sup> Comme le dit Trotski au chapitre 12 de son *Staline*, reproduit sans pagination sur le site *Marxist.org*

<sup>28</sup> Sur les funérailles du leader et le culte qui l'entoure, cf. Nina Tumarkin, *Lenin lives !* Harvard University Press, Harvard Massachusetts, 1997 p. 152 et suivantes

l'honneur et la dignité de son organisation et du drapeau rouge communiste et le protéger comme une chose sacrée »<sup>29</sup>.

La symbolique religieuse (ici le drapeau) doit permettre d'investir conscience et sentiments afin de garantir l'obéissance au chef sacralisé, à ses commandements dont on ne sait où ils ont été édictés et par là d'obtenir l'obéissance à l'institution. Si Staline embaume le corps du leader, la figure légitimante de ce dernier apparaît généralement derrière la sienne sur la affiches, les drapeaux, les banderoles. Mais surtout l'image du leader permet d'opérer un transfert de sacralité sur la figure du successeur, dont le nom figure sur des camions, des locomotives ou des tracteurs. Affubler Staline du vocable de père des peuples en fait l'héritier direct de l'absolutisme religieux tsariste. Il devient l'incarnation de la « patrie socialiste » et, au-delà d'elle, du communisme tout entier, fondement de l'identification à la communauté sacralisée : Ce « culte de la personnalité » débordera loin au dehors de l'URSS puisque le parti communiste français produira pour le 70<sup>e</sup> anniversaire du dictateur un film écrit par Paul Eluard, *L'homme que nous aimons le plus*.

Au-delà de la sacralisation de sa personne, la geste d'Octobre et la présence de Lénine fondent et assurent la continuité historique de l'URSS à travers la sacralité du serment. Telle est la mythologie du film *Le serment* de 1946, saga d'une famille paysanne qui perpétue le serment de Staline jusqu'au siège de Stalingrad. Ainsi se jouent entre un Lénine qui a la bonne idée d'être mort, et Staline, la revendication de continuité, d'accomplissement faisant du second le nouveau testament accomplissant l'ancien testament du leader mort en vue de la terre promise.

L'image du secrétaire général devient sacrée, inspirant et légitimant la terreur. Quand on érige une statue de Staline face à une exposition sur les kolkhoz ouverte en 1939, personne n'ose détruire les modèles réduits élaborés en vue de l'édification de la statue : attenter à l'image sacrée du grand homme devient un acte de sabotage<sup>30</sup>. Cette conception magique et religieuse de l'image traduit cette présence universelle, obscure et terrifiante. Krouchtchev l'illustrera d'un mot qui lui décerne haut la main le prix de l'humour noir politique ; quand on lui confirme la mort du dictateur, il réplique : « je me demande qui va oser le lui dire »

La mythologie fondatrice d'Octobre assure au régime la maîtrise fictive du temps social et du sens de l'histoire. Les épisodes de l'histoire réelle sont enserrés dans ce vaste récit de domination du temps historique. La collectivisation, les plans quinquennaux, sont des répliques de la révolution d'Octobre.

Pour déployer un système de contrôle du temps social, le régime tente sans grand succès de substituer aux fêtes religieuses traditionnelles des fêtes teintées de paganisme, comme la fête des moissons. Après une période de libération initiale des mœurs, il criminalise l'avortement en 1933 et l'homosexualité en 1934, établissant un contrôle sur la vie parallèle à celui des religions officielles. C'est par le pli des corps et la régulation des mœurs que les individus sont intégrés à la communauté sacralisée.

Ce monopole du parti sur le temps social implique un refoulement de la mémoire sociale et du temps des individus. Ceux-ci cachent leur passé, leurs relations familiales avec des gens condamnés ou mal vus. Koniev, pour éviter la purge des généraux, cache le patrimoine de ses parents. Le temps individuel est absorbé dans l'espace défini par le mythe d'Octobre et le futur communiste fictif.

En transformant l'analyse de l'histoire en conséquence des lois générales censées définir le développement de la nature, le marxisme stalinien érige une cosmologie prétendument matérialiste, qui transforme le parti en détenteur de la vérité et en autorité maîtresse de son sens : « S'il est vrai que la liaison des phénomènes de la nature et leur conditionnement réciproque sont des lois du développement de la nature, il s'ensuit que la liaison et le développement réciproque des phénomènes de la vie sociale eux aussi sont, non pas des contingences, mais des lois du développement social.<sup>31</sup> »

<sup>29</sup> *Das Experiment des Bolschewismus*, op. cit. p. 231

<sup>30</sup> Ryklin, *Raum des Jubels*, Suhrkamp, Stuttgart, 2016, p. 135

<sup>31</sup> *Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique*, dans *Les questions du léninisme*, op.cit. p.862

La loi générale et naturelle de transformation de la quantité en qualité devient la justification de la révolution : « S'il est vrai que le passage des changements quantitatifs lents à des changements qualitatifs brusques et rapides est une loi du développement, il est clair que les révolutions accomplies par les classes opprimées constituent un phénomène naturel inévitable. Par conséquent le passage du capitalisme au socialisme et l'affranchissement de la classe ouvrière du joug capitaliste peuvent être réalisés non par des changements lents, non par des réformes, mais uniquement par un changement qualitatif du régime capitaliste, par la révolution<sup>32</sup>. »

Le Parti devient l'incarnation de ces lois, la bouche par laquelle le sens de la nature et de l'histoire se dit, comme la main qui le réalise. Les étapes de l'histoire sont des nécessités qui permettent d'éliminer le mouvement social et les revendications démocratiques : « Revendiquer l'institution de la république démocratique bourgeoise dans les conditions du tsarisme et de la société bourgeoise par exemple dans la Russie de 1905, était parfaitement juste et révolutionnaire, car la république bourgeoise représentait un pas en avant. Mais revendiquer l'institution de la république démocratique bourgeoise dans les conditions actuelles de l'URSS serait un non-sens, serait contre-révolutionnaire, car la république bourgeoise par comparaison avec la république soviétique est un pas en arrière<sup>33</sup>. »

La transcendance du pouvoir, base du fonctionnement religieux du marxisme, se légitime par l'allégeance au sens de l'histoire et du monde, qui ne fait qu'un avec le parti, sa bouche de vérité : « Le matérialisme dialectique est la conception du monde du parti marxiste-léniniste... Le matérialisme historique étend les principes du matérialisme dialectique à l'étude de la vie sociale »<sup>34</sup>. Le parti, c'est le maître de la vérité. L'union de la théorie et de la pratique s'identifie à la prise de parti...pour le parti. L'ensemble de la culture y est soumis, réduite à l'application de la ligne : « Le parti a montré aux hommes de lettres et aux artistes soviétiques que la littérature et l'art doivent toujours se guider sur ce qui constitue la base vitale du régime soviétique : la politique du parti... »<sup>35</sup>. Il est désormais doté d'une omniscience particulière, celle de la contemporanéité de la vie sociale qui fait marcher toutes les pratiques au même pas. La vérité supposée de la théorie devient l'infailibilité d'un parti.

Mais il existe un deuxième pilier au fonctionnement religieux du marxisme soviétique : la reconstitution d'une religion de la vie quotidienne, inversant les propositions de Marx sur le fétichisme. Au sacré comme espace à part, fondé sur la domination de l'histoire, répond un sacré diffus, investi dans les formes sociales. À la transformation des rapports entre les hommes en rapports entre les choses, culminant dans le capitalisme, succéderait le caractère socialiste de la production en URSS qui serait attesté par la transsubstantiation des catégories économiques.

La transfiguration du capitalisme d'État en socialisme, étayée sur la maîtrise de la production par la propriété d'État et le plan s'exprime dans la « Loi du développement harmonieux, proportionné de l'économie nationale », elle-même au service de la loi fondamentale du socialisme, « la satisfaction maxima des besoins matériels et culturels de la société<sup>36</sup> ». Or ces énoncés ne sont pas des lois : ce sont des prescriptions : ils disent non ce qui est, mais ce qu'il faut croire. La religion de la vie quotidienne devait colmater les fissures de la façade socialiste de l'économie soviétique.

Ainsi s'érige un complexe a-théologico-politique spécifiquement religieux destiné à ritualiser la vie de ses participants. Plus le marxisme officiel se proclame athée et antireligieux, plus il se transforme en une religion laïque de substitution illustrée par des pratiques institutionnalisées. Ce complexe formé d'un pouvoir transcendant et de sa justification par la maîtrise du sens de l'histoire, a provoqué dans l'ensemble du mouvement communiste des attitudes fidéistes que Jean-Richard Bloch résume. La foi-confiance en l'URSS fait du parti l'équivalent du Dieu caché : « Jouer toute l'intégrité de sa vie morale, intellectuelle, sociale, civique et privée sur une carte, la

<sup>32</sup> Ibid. p.857

<sup>33</sup> Ibid. p.856

<sup>34</sup> Ibid. p. 849

<sup>35</sup> Article « Réalisme socialiste » du *Petit dictionnaire philosophique* sous la direction de Rosenthal et Ioudine, Moscou 1956, éditions du progrès, p.523

<sup>36</sup> Ibid. p.217

carte confiance. » La confiance transforme une foi aveugle en compréhension supérieure : « C'est quand tu croiras comprendre le moins que tu seras le plus près de la compréhension »<sup>37</sup>. La fidélité devenait la socialité propre du prétendu communisme, à la fois description de la vie sociale et prescription. Les communistes ont mimé la foi de l'Ancien Testament : « Abraham crut en Dieu et cela lui fut compté comme justice »<sup>38</sup>.

---

<sup>37</sup> Cité par Annette Wieviorka, *Maurice et Jeannette*, Paris, Fayard 2010, p.273

<sup>38</sup> Genèse, 15.6